

Les feux de la fête

Claude Des Landes

Numéro 5, printemps 1977

Le Grand Cirque Ordinaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Landes, C. (1977). Les feux de la fête. *Jeu*, (5), 4–6.

les feux de la fête

Il serait présomptueux de croire que l'on peut raconter le cirque; le cirque célèbre toujours le présent. Toute analyse d'un spectacle dérobé aux souvenirs relève de la petite histoire. Le bilan de l'éphémère théâtral ne peut que renvoyer à l'apparence faussement objective d'une exactitude documentaliste. Comment alors échapper au romantisme des souvenirs heureux? Ce que nous projetons momentanément des spectacles du Grand Cirque Ordinaire sur la piste couverte de coupures de journaux et de vieux programmes froissés, n'a la prétention que de rafraîchir notre mémoire de spectateur et de ramener, pour ceux qui n'en ont reçu que l'écho post-visionnaire, la réalité toujours mouvante qui s'y rattache.

"Le cirque est quotidien. Et permanent. Il commence avec l'espoir¹".

Le cirque, en lui-même, commande le respect parce qu'il nous livre à chaque instant, dans toute sa poésie fugitive, la réalité présente. Au cirque, l'exécutant ne bluffe jamais, il ne joue pas au dompteur ou au funambule, il est dompteur, funambule: et il n'a aucun droit de tromper l'attente de son public. Et cette attente concerne, ainsi que toute décision prise au même moment en famille, l'exécutant et le public. Dans cet esprit, le cirque est initiation collective à la magie de la vie à inventer dans la transparence d'une liberté promise, quels que soient les efforts d'imagination exigés.

Comment l'entreprise du Grand Cirque Ordinaire est-elle parvenue à démanteler les conceptions caduques que nous nous étions faites du théâtre, pour nous amener dans le cercle de mythologies qui ne cessent encore de remuer nos consciences? En quête de vérités éminemment ajustées à l'espoir d'un peuple décidé à prendre en main son histoire, la parole de ces comédiens-improvisateurs ne nous incite-t-elle pas à livrer nos propres didascalies et à conduire la parade plutôt que de nous laisser bercer par nos rêves commercialisés?

"Par la fête, la révolution se projette à la fois dans son passé primordial et son souvenir absolu. Elle réalise un passage à la limite où la politique et le poétique, l'utopie et l'histoire, l'action et le rêve, l'illusion et la vérité, sont médiatisés²".

De *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc?* à la *Tragédie américaine de l'enfant prodigue*, les comédiens ont imaginé des fables capables de combler notre désir de fête sans jamais tenter de nous courtiser aveuglément. La fête, chez le Grand Cirque Ordinaire,

1. *Célébration du Cirque*, Jean Monteaux, Robert Morel éditeur, Haute-Provence, 1965, p.13.

2. *Les signes et les songes*, Alfred Simon, éditions du Seuil, Paris, 1976, p.214.

re, associe les formes du grand cérémonial unificateur à celles du commentaire historique quotidien. L'un après l'autre, chacun des spectacles a vite fait de dénoncer nos peurs ataviques et de transformer notre histoire nébuleuse en un miroir de notre contemporanéité québécoise en terre américaine. Depuis 1969 jusqu'à maintenant, le Grand Cirque répond au rôle qu'il s'était fixé au point de départ: "(...) mettre au grand jour une culture (façon de vivre, de voir, d'aimer, de mourir), donc, peut-être déterminer une liberté, une joie d'être en vie et du même coup, encourager la créativité, source de la prochaine *révolution humaine et politique*³". Son style de vie communautaire, ses méthodes d'improvisation et sa façon d'animer la scène ont sans doute encouragé la naissance de jeunes troupes et la réalisation d'un collectivisme théâtral fructueux. Sa permanence, solidifiée ensuite par la fondation d'une coopérative, indique pour la première fois ici la nécessité existentielle d'établir au théâtre des principes de travail collectif avant de vouloir parler avec cohérence d'une société plus juste. Les spectacles, par leur déroulement même, allaient accuser l'imposture d'un autre théâtre dit populaire et pourtant élitaire. Par leur fécondité à jongler sciemment avec l'illusion et le réel, les comédiens ont réussi à éclairer le vécu de nos espoirs et de nos échecs enfouis au creux de notre honte. Ainsi, la scène n'est-elle plus venue refléter l'image d'une culture falsifiée, mais recréer des certitudes qui appartiennent au patrimoine commun. A cet instant, le théâtre cesse d'être en auto-représentation, il ne domine plus, il alimente des pulsions révolutionnaires à partager entre tous.

A ce niveau, les tournées du Grand Cirque Ordinaire, dans le Québec entier, sont révélatrices, car elles prouvent l'accessibilité d'un théâtre populaire (pris dans son sens exact) à ceux qui désirent y adhérer sans pré-requis exotiques.

"Le véritable drame, dans son cas — commençait-il à percevoir — gisait dans le fait qu'il était incapable d'infuser aux autres sa certitude de l'existence d'un second univers par-delà l'ignorance et la fragilité, au-delà du rire et des larmes⁴".

Avec la complicité du Théâtre Populaire du Québec, le Grand Cirque Ordinaire vivra, improvisera, voyagera, paradera, animera, créera et jouera pas moins de cinq spectacles au cours de ses deux premières années d'existence. Frappé d'interdit, il attendra plus d'un an avant de replanter son chapiteau, le temps de mesurer ses forces. Avec dynamisme, toute l'équipe réaffirmera sa conviction et décidera de s'autogérer. Par ce passage du protectorat du T.P.Q. à la prise en charge totale de leur liberté, les comédiens pénétreront dans une nouvelle ère, celle de l'âge adulte. Subrepticement, ils feront le plongeon dans le réel.

Dès lors, les gestes sacrés de l'improvisation qui annonçaient la venue de l'homme nouveau, allaient devoir se confronter aux risques de la vie envahissante, encore plus éphémère que le jeu. Pressés par l'obligation de retourner à l'essentiel, c'est-à-dire à l'immédiat, les comédiens assumeront en tant qu'homme et femme leur individualité propre à l'intérieur du groupe. L'inspiration qui servira de base aux spectacles subséquents ne jaillira plus uniquement d'un présent distancié et fantasmagorique; selon le cas, leurs joies ou leurs misères viendront se superposer à celles d'une population maintenant désenchantée par le cours changé de l'histoire.

L'espoir fera place au scepticisme, la fête à la confusion, le rire au chagrin. Dans ce tragique royaume, qui est aussi le nôtre, le mensonge sera venu usurper sous nos yeux le trône que l'Utopie leur avait légué. Ils ne seraient jamais des dieux. Le Grand Cirque Ordinaire venait de succomber à ses mirages.

3. Communiqué de presse du GCO, novembre 1969.

4. *Le Sourire au Pied de l'Echelle*, Henry Miller, éditions Buchet/Chastel, Paris, 1962, p.97.

On aurait dit que, tout à coup, le Grand Cirque avait pris peur au milieu de la piste. Le public, pourtant, continuait de regarder et d'écouter silencieusement le drame qui se déroulait devant lui. Tous attendaient ensemble le miracle. Mais de quel miracle s'agissait-il? Pour une fois, le public avait-il oublié de jouer son rôle? N'était-ce pas plutôt les officiants, qui en mal d'un théâtre surnaturel, avaient rompu par mégarde avec le monde? Dans quel camp fallait-il chercher la victoire? Le mimétisme d'une société lasse, rationalisée et presque anonyme allait-il figer dans l'espace les acrobates forains? La crainte soudaine de l'aventure allait-elle condamner l'orchestre à faire entendre sa musique sur poste différé et enfermer la parade dans un cercle clos? Comment était-il possible de croire que les acteurs et l'assistance s'étaient laissés engourdir durant la cérémonie? Depuis quand le cirque avait-il dissocié le drame et la fête? La fête n'avait-elle pas toujours surgi de notre vie tragique? Les spectacles du Grand Cirque Ordinaire ne s'étaient-ils pas toujours incarnés dans l'expression euphorique de notre vie tragique?

Notre pays s'était transformé à la vitesse de l'éclair. Le tapage inutile des pseudo-festivals avait dévasté nos souvenirs vivants, nous nous étions égarés au milieu de tout ce tintamarre.

"le grand cirque ordinaire
a les pieds pris dans l'hiver
les yeux tournés par en arrière
le grand cirque à l'envers
personne lui dit quoi dire
personne lui dit quoi faire
personne lui dit de parler
personne lui dit de se taire
c'est l'enfer⁵".

Le Grand Cirque Ordinaire allait se dépouiller de ses vieux oripeaux. Il allait devoir reprendre contact avec le monde familial. Ensemble, si cela est encore permis, nous allons peut-être rallumer les feux de la fête.

claudes des landes

5. Extrait de la chanson d'ouverture de *la Stépette impossible*.